

ETC



La culture de Monsieur Personne

Luc Bourdon

Number 18, Spring 1992

Exil et nationalité 2

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35882ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourdon, L. (1992). La culture de Monsieur Personne. *ETC*, (18), 26–27.

DOSSIER THÉMATIQUE

LA CULTURE DE MONSIEUR PERSONNE

Face à mon ordinateur, j'ai besoin de rassembler mes esprits. Il me faut écrire ce texte promis à l'éditeur d'une revue d'art. Texte qui doit traiter du rapatriement des pouvoirs en matière culturelle au Québec.

L'éditeur, homme de carrière, m'avait dit au téléphone : « Traite le sujet comme s'il s'agissait d'une fiction... » L'éditeur ne croyait pas si bien dire. Dans le contexte actuel, je pense qu'il serait plus juste de parler de science-fiction !

J'invente un scénario kafkaïen.

Il y a une crise constitutionnelle. Deux gouvernements, chacun de leur côté, impopulaires auprès de la population, tentent de s'en sortir élégamment. En fait, les hommes des deux gouvernements ne désirent qu'une seule chose : gagner les prochaines élections et garder le pouvoir. Ils sont prêts à tout brader pour arriver à leurs fins. Dans leurs négociations, le mot « culture » devient monnaie d'échange. Dans les textes de réforme, ils s'échangent un mot par-ci, une virgule par-là ; ils discutent de sommes d'argent, de pouvoirs et de structures...

Et c'est à ce moment-là que, de mon ordinateur, surgit la bête à deux têtes. D'un côté, la culture érigée en industrie, et de l'autre, l'art qui malgré les coupures successives ne cesse de repousser.

*Une détonation se fait entendre. Forte et sourde.
Un coup de feu a été tiré tout près de chez moi...*



C'est mon voisin. Les flics lui tirent dessus.

Par la fenêtre du salon, je regarde la scène.

Mon voisin. On le disait brillant. Toute sa vie, il avait dépensé ses énergies pour vivre plus confortablement. Il aimait le Sud et rêvait de s'y établir.

Il buvait beaucoup, et depuis fort longtemps, pour échapper à la pression qu'il s'était mise sur ses épaules. Son pouvoir d'achat baissait dramatiquement depuis plusieurs années. Il avait peur des trous de mémoire, des étrangers et de la folie.

Il avait réussi – tout dernièrement – à vendre sa maison à bon prix. Il s'était chicané avec sa femme le jour de la vente mais avait habilement investi ce profit à l'étranger.

Elle, elle aurait aimé la rénover afin de l'embellir cette maison qui avait vu sa famille grandir au fil des ans. Ils étaient mariés depuis une vingtaine d'années. Les voisins les trouvaient accommodants. Ils n'étaient pas bruyants, ni excentriques. C'était de bons petits propriétaires qui n'avaient jamais fait de troubles et qui se conformaient aux lois en vigueur. On pouvait toujours compter sur eux. Leurs enfants étaient bien élevés, polis, réservés. Leurs yeux exprimaient une certaine douceur de vivre. Le voisinage fut estomaqué d'apprendre qu'il les avait tous tués avant de se suicider. *Voilà un sujet de moins à rapatrier. Il est là. Il existe. Il est bien de nous. À nous.*

Pureslaines. Revenons

à nos moutons. Ou

plutôt à nos souris.

Des artistes,

des femmes et

des hommes,

comme des

souris de laboratoire.

On les

regarde sous toutes

les coutures. On

les pèse. On les teste.

On les prend par la queue.

On les manipule avec soin.

On les incube dans des

situations données. On

analyse leurs comportements.

On fait des conférences,

des commissions parlementaires,

des prévisions, des statistiques,

et des livres blancs

à leurs sujets, pour leurs mémoires.

Mille et une idées qui ont meublé

des jours et des nuits de discussions.

Un pays. Une culture. C'est un territoire.

C'est ce qui se passe entre quatre poteaux.

Parler de culture, c'est vaste...

On peut tergiverser avec un tel mot.

Mais... Avez-vous déjà vu Messieurs les premiers

ministres ou chefs d'opposition assister à un concert,

à la première d'un film ou d'une pièce de théâtre sans

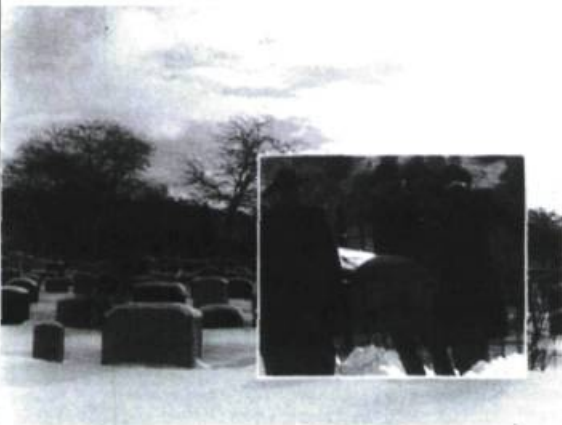
qu'ils soient obligés d'y aller ? Ont-ils déjà invité des

artistes à dîner avec eux sans avoir obligatoirement

à leur donner des médailles ? Comme s'il s'agissait de

bêtes de cirque.





Oublions la réalité. Rêvons. Écrivons ce fameux texte de fiction avant qu'il ne soit trop tard.

Je la regarde dormir. Les yeux clos, son souffle bat la mesure. Je scrute son visage : elle est si différente quand elle dort. Si paisible. Je pense à la discussion que nous avons eu, plutôt, dans la journée. Nous avons discuté, une fois de plus, des bouleversements que vit actuellement le pays.

Elle m'avait dit : « Un pays, Qu'est-ce que c'est ? Un drapeau ? Des frontières ? Une langue qu'on parle ? »

Confortablement couché dans le lit, je regarde la télévision. Les images semblent captives, manipulées, emprisonnées dans une boîte aux formes illusives. Je tente de lire entre les lignes de définition de l'appareil. Est-ce bien la réalité ?

Il ne reste plus que sept ans avant l'An 2000 et déjà les promoteurs s'activent. J'ai déjà hâte que toute cette connerie prenne fin tandis qu'un reporter nous décrit les préparatifs des comités qui ont le mandat de préparer la fête de notre humanité souffrante. Encore des sommes et des chiffres bien ronds sont enlignés, prouvant, hors de tout doute, que tout cela est d'une importance capitale.

Mais que va-t-on fêter ? Quels sont les signes tangibles de 2000 ans de civilisation ? Des gouaches. Des écrits. Des hiéroglyphes. Des poteries cassées. Des linceuls brodés. Des armures en or gravés. Des milliers d'anonymes qui n'auront pas leurs musées. Des millions d'hommes et de femmes qui ont forgé une civilisation et qui, au moyen de leur Art, ont rendu compte aux dieux de leur existence sur la terre.

Mois de novembre oblige. Les têtes tombent. Ce sont les fêtes de la mort.

L'ex-premier ministre, monsieur Personne, a trépassé hier. Seul. Sans amis. Dans

un hôpital suisse. On en parle comme s'il s'agissait d'un vieux mouchoir que l'on jette à la poubelle. Son fils lui a composé une ballade en forme d'adieu. Un air de jazz flotte dans la nuit. Des souvenirs refont surface. Les images se succèdent pour illustrer la carrière politique de cet homme qui, ne voulant pas se soumettre à une loi l'obligeant à faire un référendum, avait préféré la défaite électorale et l'oubli.

Le téléphone sonne. Nous sommes convoqués à une autre réunion du comité pour la coordination de la prochaine grève de l'art.

Nous avons fait des journées de protestation. Nous avons fait des productions parlant du phénomène de l'auto-censure, nous avons vendu des tablettes de chocolat pour financer nos activités, nous avons cogné à toutes les portes, mis notre poing sur la table et fondé un mouvement.

Nous nous sommes fait promettre des choses qui nous ont apaisés.

Et, à force de négociations, le gouvernement a – finalement – rapatrié la culture.

Comme on dit d'un pays qui rapatrie ses prisonniers de guerre ou des capitaux investis à l'étranger.

Depuis, on attend. Patiemment.

En se disant que ça ne peut pas être pire qu'avant...

Sur l'écran, le monstre à deux têtes ressurgit.

Sinon, aussi bien penser qu'un autre Monsieur Personne continuera de diriger le pays et que tous les avions continueront d'emporter en exil nos cerveaux à l'étranger.

LUC BOURDON

